



Dispositifs argumentatifs et idéologiques du discours afro-optimiste dans la *Lettre ouverte à l'Afrique cinquanteaire* d'Edem Kodjo

Deogratias Bizimana Mushombanyi

Institut Supérieur Pédagogique - Idjwi, RDCongo

bizimanad78@gmail.com

<https://orcid.org/0000-0001-7492-0203>

Reçu le 28-10-2023 / Évalué le 29-01-2024 / Accepté le 30-03-2024

Résumé

Tributaire de l'afropessimisme contemporain postindépendance, le discours littéraire africain tente un renouvellement de l'imaginaire discursif qui ne clinicise plus le continent dans ses maux déclarés irrémissibles par les fabricants d'opinion, mais devine une Afrique émergente meilleure qui vient en des dispositifs argumentatifs afro-optimistes d'idéologie plus humaine. *Lettre ouverte à l'Afrique cinquanteaire* d'Edem Kodjo déploie un imaginaire de ce canon dans sa texture.

Mots-clés : discours afropessimiste, imaginaire renouvelé, Afrique émergente, discours afro-optimiste, futur idéal

Afro-optimistic discourse argumentative and ideological dispositives in «*Lettre ouverte à l'Afrique cinquanteaire* » of Edem Kodjo

Abstract

Dependent on contemporary post-independence afropessimism, african literary discourse attempts a renewal of the imagination which non longer focuses on the continent in its ills declared irremissible by opinion makers, but devines a better emerging Africa which comes from afro argumentative devices optimists of a more human ideology. *Lettre ouverte à l'Afrique cinquanteaire* d'Edem Kodjo deploys an imagination of this canon in its texture.

Keywords : afropessimist discourse, renewed imaginary, emerging Africa, afro-optimist discourse, ideal future

Introduction

Les écrivains africains produisent suffisamment et continuent de produire ardemment des réflexions et essais qui véhiculent les mutations sociales de la société africaine. Ces mutations fécondent l'imaginaire des écrivains lors de leur création du discours littéraire qui est généralement un discours social. Marc Angenot considère le discours social comme l'ensemble de tout ce qui se dit et s'écrit dans un état de société. Il entend naturellement par « tout », les discours de mode narratif et argumentatif. *Lettre ouverte à l'Afrique cinquantenaire* d'Edem Kodjo¹ est pris pour un discours littéraire politique. Nous considérerons dans cette réflexion, le discours comme l'énoncé narratif qui permet de matérialiser ou de donner jour au texte littéraire en le tirant de son état virtuel. Subséquemment, il est le message, la signifiante protéiforme et sans cesse changeante que le lecteur décode à divers degrés de compétence et que le travail du critique permet de construire ou de déconstruire selon les sensibilités.

Notre démarche, axée sur un corpus postcolonial et analysant le discours social dans un texte littéraire, sera à la fois plurielle et plurinivellaire intégrant les recettes de la sociocritique, de l'analyse du discours littéraire, de l'argumentation dans le discours ; inspirées par Angenot (1989), Popovic (2011), Duchet (1979), Maingueneau (2004), Mbembe (2000) et Amosy (2012). En l'esprit de la complémentarité des approches, les incursions éventuelles en pragmatique seront possibles dans l'analyse du discours littéraire dans la perspective de la politiscopie (Hounfodji, 2011).

¹ *Lettre ouverte à l'Afrique cinquantenaire*, 2010, 76 pages est le troisième livre d'Edem Kodjo, après *Au commencement était le glaive*, 2004 (roman) et *Et demain l'Afrique*, essai d'économie. 1985. Au moment où les premières nations africaines à s'être émancipées des liens coloniaux se préparent à célébrer le cinquantenaire de leur indépendance, l'écrivain et homme politique togolais, Edem kodjo adresse à son continent d'origine une lettre ouverte dans laquelle il l'invite à réfléchir sur les cinq dernières décennies et l'Avenir de l'Afrique. Le style épistolier, littéraire et parfois poétique permet à l'auteur d'exprimer ses espoirs et ses frustrations de l'émancipation véritable et durable de l'Afrique.

Les écrivains contemporains alternent leur pratique scripturaire entre discours pessimiste et optimiste. Certains orientent ainsi leur discours vers l'élan positif, vers un désir impératif de reconfiguration de l'Afrique pour qu'elle cesse d'être cet *État honteux*, pour emprunter le titre d'un des romans de Sony Labou Tansi, une Afrique plutôt enchantée que désenchantée, dans l'évaluation euphorie et dysphorie postindépendance au premier cinquantenaire. Il découle de la précédente visée les interrogations suivantes : Comment le processus de représentation d'une Afrique alternative s'opère-t-il dans l'esthétique épistolaire sous examen ? Quels énoncés intégrés dans le récit véhiculent-ils la négation de l'afropessimisme, d'une part et lesquels construisent-ils, dans l'imaginaire de l'écrivain, l'utopie, le rêve de réinventer un monde alternatif africain radieux, uni, prospère et plus humain, d'autre part ?

Ces interrogations convoquent une hypothèse globale selon laquelle la représentation d'une Afrique alternative procède, au sein du corpus sous examen, par des éléments discursifs de la négation de l'afropessimisme d'abord, par des dispositifs argumentatifs de l'affirmation de l'afro-optimisme qui reconfigure une Afrique rêvée, ensuite. Ainsi, s'installe un renouvellement de l'imaginaire avec l'esprit ou l'idéologie de réinvestissement dans la quête d'un univers africain nouveau plus humain.

Dans son économie générale, après les concepts fondateurs, la réflexion partira du discours afropessimiste pris pour une pratique séculaire et rémanente dans l'écriture africaine d'abord, du discours afro-optimiste dans la *Lettre ouverte à l'Afrique cinquantenaire* comme indice de renouvellement de l'imaginaire dans la texture ensuite, pour postuler à un nouvel humanisme africain comme résultante d'un discours littéraire positif africain.

1. Arsenal conceptuel

Le discours politique est une pratique sociale, un creuset de discussion ou de dialogue qui permet aux forces vives et citoyennes d'une nation, quelle que soit leur échelle de responsabilité, de participer à la gestion de la cité. Ainsi, le discours politique, en tant que forme discursive, facilite la

circulation et la confrontation dans l'espace public des idées, des opinions et des visions diverses. Le discours politique ainsi défini enlève aux seuls professionnels de la politique ou aux politiciens le monopole de sa production. Car la taxinomie des discours socialement produits comprend diverses formes de discours : philosophique, scientifique, religieux, culturel, politique, littéraire, pour ne citer que ceux-là. Pris pour un ensemble organisé d'idées formant un tout cohérent, un texte argumentatif, le discours politique, à la suite de Patrick Charaudeau, (2005 : 243) est aussi un « jeu de masques auquel nous participons tous, élites et peuples, et qui nous lie par un contrat de solidarité réciproque ».

Toute œuvre littéraire a dans une certaine mesure une signification, une portée politique et peut-être idéologique. Interpréter le discours littéraire politique, c'est opérer une certaine politiscopie. Selon Hounfodji, ce néologisme désigne « l'examen analytique du discours politique contenu dans un texte littéraire. » (Hounfodji, 2011 : 38). Le discours politique, dans une œuvre littéraire, peut être explicite ou implicite. En effet, un auteur ou un écrivain a plusieurs possibilités pour exprimer ses points de vue ou de s'engager dans le débat politique par le truchement de sa création littéraire. Les techniques de création et les perspectives de narration étant multiples et diverses, les deux formes de discours peuvent être exprimées à travers les instances narratologiques dans le roman ou les énoncés pour le cas de la lettre. Le discours devient politique explicite lorsqu'il s'offre facilement ou est identifiable dans l'analyse de la texture de l'œuvre romanesque ou épistolaire par des indices et des traces clairement repérables sans effort interprétatif. De ce point de vue, l'examen de la *Lettre ouverte à l'Afrique cinquantenaire* montre que sa trame procède d'une mise en texte de faits et événements politiques. En cela, le lecteur n'a pas besoin de convoquer des efforts supplémentaires pour déceler le contenu voire le message politique que l'écrivain entend transmettre par le truchement d'une œuvre fictive.

Par contre, le discours politique est implicite lorsqu'à la première lecture, le contenu politique du texte littéraire ne se laisse pas aisément entrevoir, ne se livre pas de lui-même ou n'est pas tout de suite appréhendable, contrairement à notre corpus où le versant politique du discours se veut

explicite dans les analyses prochaines. Les réflexions théoriques sur « les absences » de Philippe Hamon dans son ouvrage *Texte et idéologie* peuvent être d'un appui remarquable dans l'identification du « discours politique implicite » et les marques idéologiques qui traversent la création d'un écrivain. L'œuvre littéraire est pour l'auteur de la *Lettre ouverte à l'Afrique cinquantaire*, cet animal politique selon les termes d'Aristote, un exutoire des idées irréalisées, mais désirées dans sa vie politique togolaise. Nous pouvons distinguer deux sous-catégories : la critique politique endogène où la cible des dénonciations est l'Afrique elle-même, ses dirigeants et leurs politiques. La seconde, la critique politique exogène concerne les facteurs extérieurs contribuant aux problèmes africains. Par-delà les dénonciations des maux qui minent, corrodent l'Afrique des temps modernes, les écrivains préfèrent focaliser leurs critiques sur la responsabilité des Africains et leurs dirigeants sans se voiler la face de la dépendance extérieure.

La notion d'idéologie dans l'espace imaginaire laisse stipuler que toute œuvre littéraire est une orientation, une structure, un mythe qui rend compte des raisons et d'autres mobiles conscients ou insoupçonnés de son auteur. Elle est conçue pour édifier ou distraire mais aussi et surtout pour accompagner le lecteur qui est interpellé pour continuer l'acte de création là où son auteur l'a laissé. Tout paraît, sur ce plan, être lié à l'esthétique et à la langue, car la langue elle-même n'est pas innocente quand on sait que sans elle il n'y a pas de littérature. La littérature se propose de recréer le monde par le truchement des mots. La langue est utilisée pour contextualiser comment l'imaginaire gouverne le réel, l'apprivoise et détermine l'impact à envisager pour un public donné. Ainsi se dégage dans toutes les littératures nationales la préoccupation majeure des écrivains dans leur pratique de l'écriture (Pewessi, 2009 : 47).

C'est de cette préoccupation que ressort la notion d'idéologie que Pewessi (2009 : 48) définit comme « une tendance à faire ce qui est conçu en privé, un vœu divin à réaliser » en société si l'on souhaite que chaque littérature nationale, continentale apporte un peu plus d'humanisme et qu'elle soit le socle du progrès dont a besoin son lectorat. L'œuvre lue a toujours un effet perlocutionnaire sur son lecteur ou son public ciblé comme

le laisserait soupçonner Edem Kodjo dans sa *Lettre ouverte à l'Afrique cinquantenaire*. On ne guérit pas le mal social en évitant systématiquement son évocation. On le guérit en l'évoquant dans les contextes particuliers qui le mettent en lumière pour que le public en prenne conscience. La conscience ici suscitée se transforme en action par le vouloir et le pouvoir des humains pour que le futur de l'Afrique ne s'écrive plus au ciel, mais plutôt que ce soit en Afrique que réside le futur de l'innovation. « L'Afrique est l'avenir du monde » est l'idéologie à réaliser dans la société pour que l'Afrique en devenir ait réellement sa place majeure dans le futur de l'humanité.

Le concept d'afropessimisme laisse entendre une sensation de malaise qu'éprouve le nègre et qui le pousse à se déprendre de toute idée positive liée à l'avenir et au progrès du continent noir. Ce concept se fonde sur l'idée que les Africains acceptent avec résignation leur propre sort. Ils admettent fortement que l'épanouissement n'aura jamais lieu en raison des circonstances défavorables de l'Afrique. L'écriture se trouve orientée vers le mal-être africain, le malaise généralisé sur l'ensemble du continent. Le discours littéraire demeure à thématiser l'afropessimisme au lieu de l'exorciser. C'est dans ce contexte que Mugarura Gahutu A. (2014 : 64) soutient ceci :

La thématisation du continent africain sous le signe du « mal » ou de la « mort » constitue l'aspect propagandiste de l'afropessimisme dans le dessein de mettre la misère africaine à la mode.

L'afropessimisme est pour l'ensemble des productions littéraires postindépendances, ce discours qui ressasse les maux dont souffre l'Afrique. Mugarura Gahutu A. (2014 : 76), circonscrivant la notion d'afropessimisme, donne la définition suivante : « L'afropessimisme est un concept métacritique dans lequel se trouvent tous les discours qui énumèrent les maux du continent qu'ils déclarent sans remèdes ». C'est cette mise en scène d'une Afrique malade de ses hommes qui est demeurée une thématique rémanente de la littérature postindépendance et qui conforte l'idéologie discursive de l'afropessimisme contemporain. Le discours littéraire énonce et annonce alors la mort de l'Afrique dans une rhétorique clinique qui, selon Mugarura Gahutu A., a comme corollaire, le discours afropessimiste afin d'alerter le monde du dépérissement du continent.

Ce discours, tout en se donnant le droit de regard sur le continent, le «clinicise» au nom de l'habituel humanisme (Mugarura Gahutu, 2014 : 64).

2. Regard négateur du discours afropessimiste dans l'écriture africaine postindépendance

Au lendemain des indépendances, certains écrivains entreprennent de dénoncer les abus de pouvoir commis par les nouveaux chefs, africains désormais, ou par tous ceux qui ont accédé à un quelconque pouvoir grâce à la redistribution des rôles consécutive aux indépendances. L'afropessimisme, ce fatalisme irrémissible d'une Afrique nouvelle, est pourtant perceptible comme un discours des soucieux de l'Afrique indépendante, éternellement plongée dans un marasme social indescriptible lié aux exactions coloniales largement combattues par les écrivains de la négritude. Edem Kodjo est un homme politique et écrivain togolais qui a occupé les fonctions de ministre des finances, de l'économie, des affaires étrangères, de ministre d'Etat, de Premier ministre dans son pays et de Secrétaire général de l'Organisation de l'Unité Africaine en 1978. Désigné facilitateur du dialogue intercongolais en 2016, ce brillant panafricaniste se consacrant au soir de sa vie à ses projets panafricanistes ainsi qu'à ses deux passions ; la littérature et la théologie, récuse cette représentation négative de la personnalité africaine et les maux coloniaux y afférents en ces termes :

C'est une fatalité acceptée gratuitement, une malédiction de rester au rang des éternels assistés devant les prédateurs civilisateurs. Ces balivernes après tant de siècles de prédation dont tu fus victime, la traite négrière et les maladreries des navires, l'esclavage avoué, assumé puis aboli, l'apartheid, ton isolement, ton épuisement, ta langueur, conséquences évidentes du geste des vautours carnassiers ! Mais cela ne suffit guère pour combattre efficacement l'idée nocive et irritante de l'incapacité de l'homme africain (Kodjo, 2010 : 26).

L'afropessimisme est alors un terme négateur de l'Afrique nouvelle inespérée suite aux événements se succédant à une cadence infernale sur son territoire. L'afropessimisme dans les textes romanesques africains incite à reconnaître, à la suite de Hounfodji (2011 : 165) que l'Afrique est l'un des continents les plus problématiques sur la planète. Elle affronte des

difficultés à la limite de l'insupportable. Les sources de ces problèmes sont aussi exogènes qu'endogènes. Les écrivains s'intéressent de moins en moins aux causes extérieures des problèmes du continent. Pour les écrivains contemporains, la stratégie de bouc émissaire ou de victimisation a perdu son charme d'antan. Elle n'est plus de saison et semble ne plus faire recette dans les milieux littéraires. Ce qui fait fureur et sensation aujourd'hui, c'est plutôt la stratégie d'autocritique interne extrême, acerbe consistant à ne parler de l'Afrique qu'en termes lugubres forcément dévalorisants. Ce qui conforte le pessimisme qui hante les esprits à l'ère postindépendance. Cette mentalité est celle manifestée chez un nombre impressionnant d'écrivains dits de la nouvelle génération (Sewanou Dabla, 1986).

L'écriture de ces écrivains se caractérise par une focalisation dysphorique, une écriture à relent catastrophiste. Leurs textes projettent une Afrique chaotique, fatale où tout espoir est illusoire et semble avoir déserté les lieux. Les productions romanesques de ces deux dernières décennies fournissent un nombre considérable de textes de ce genre. Une recension de ceux-ci montre que dans leur majorité, ils sont abondamment dominés par les paradigmes thématiques récurrents : troubles politiques, guerres civiles ou guerres ethniques, népotisme, despotisme, l'absurde, injustices sociales, marasme social, déchéance sociale, conflits armés, pouvoirs dictatoriaux ou régimes tyranniques, violence, souffrance, corruption politique, pauvreté ou misère, déportation, génocide et immigration. Ces thèmes sont devenus des passages obligés et les écrivains se plaisent à les développer avec un cynisme déroutant et une négativité absurde, apocalyptique qui ne laissent aucunement présager un horizon meilleur, un lendemain viable plus humain.

Par ailleurs, les œuvres littéraires traduisent alors le quotidien du peuple, ses aspirations ainsi que leur nouvelle souffrance par une littérature engagée et engageante marquée d'un profond désenchantement et d'une profonde désillusion. Certains voient cela perpétuel, éternel et éternisé, d'autres, par contre, l'espèrent stoïquement éphémère, formant ainsi le courant des auteurs engagés. Kamar (2022 : 68) décrit leur posture ainsi :

Les auteurs engagés se sont au fil du temps souciés de défendre les causes de leurs pays et de l'humanité entière. Ils évoquent dans leurs œuvres les maux dont souffrent leurs peuples dans une tentative d'aboutir à monde

meilleur et de contribuer à changer le statu quo. Tel est le cas des écrivains de l'Afrique noire qui, au lendemain des indépendances, ont connu une grande désillusion. Ils ont alors choisi de se révolter, par la littérature, non pas contre l'homme blanc cette fois-ci, mais contre l'homme noir, le nouveau bourreau, désormais chargé des rênes du pays (Kamar, 2022 : 68).

Il est évident que ce sont les notions de désillusion, de désenchantement, sous-tendant la notion d'afropessimisme qui constituent les principales causes qui freinent l'évolution de l'Afrique sur tous les plans. Edem Kodjo, interpelle ses contemporains et souligne que « Les festivités célébrant le cinquantième anniversaire de l'indépendance n'ont servi qu'à noyer le chagrin structurel des Africains dans une joie éphémère, sans lendemain à cause de « l'indépendance dans la dépendance absolue, totale » au statut d'éternels assistés versés dans un brillant attentisme de *la manne salvatrice* » (Kodjo, 2010 : 9 et 14).

Certains auteurs préfèrent parler du désenchantement comme cause de l'afropessimisme ambiant. L'expression « désenchantement national » est une trouvaille de la Tunisienne Hélé Béji pour exprimer le sentiment dominant, dans son pays comme dans d'autres, quelques temps après les indépendances et la création des États nationaux. Dans bien des cas, la déception a été la mesure des espoirs immenses que l'attente de ces événements avait fait naître. À la décennie 70, les littératures francophones africaines font état de ces sentiments et de ces constats, de manière souvent violemment sarcastique. Ce sont ces frustrations nées des indépendances et disséminées dans le discours littéraire de l'époque que ne partage pas l'écrivain togolais dans sa *Lettre ouverte à l'Afrique cinquantaire* sous examen :

Il paraît qu'il y a quelque chose qui se nomme afropessimisme : une bourde ! un mensonge, l'absolu du mépris (...) Parce que Tu existes, et que Tu existeras toujours, flagrante comme un baobab dans la vaste savane et de mon amour illimité « c'est pourquoi je n'accepterai jamais que tu n'existes pas. Je n'accepte pas que tu ne sois pas la fleur des champs et le souffle du monde. Non ! Je ne serai jamais un afropessimiste (Kodjo, 2010 : 9).

La première personne est un indice discursif par lequel l'auteur donne une présentation de soi. Cette manière personnelle et subjective d'occuper une position dans le discours littéraire traduit un positionnement individuel singulier qui est la posture de l'écrivain souvent en rapport avec sa

biographie. La négation du pessimisme incrusté dans la mentalité des Africains se poursuit par l'auteur en des figures de style propices à son argumentation qui ornent et donnent au discours plus de grâce et de vivacité : la personnification qui apparaît souvent simultanément avec la prosopopée. Ce dispositif argumentatif permet à l'auteur de se faire entendre par n'importe qui. L'auteur en fait usage dans le passage suivant comme dans celui qui précède :

Tu es l'eau fraîche qui humanise le monde, tu es le sel qui le vivifie, tu es la lumière vitale qui le traverse (...) tu possèdes mon âme. (...) Et je te nomme l'Eternelle. (...) Et c'est cet amour fou pour toi qui me dicte cette lettre expurgée, ipso facto, de tout relent d'afro-pessimisme. » Cinquante ans après ton émergence (Kodjo, 2010 : 10).

Le regard négateur jeté sur le continent noir est un discours idéologique qui semble consacrer sa naissance à une ère clairement repérable et consécutive à une relation haineuse à fonction hégémonique due à la prise de conscience tardive du Noir et où l'afropessimisme sera dorénavant perçu comme le « Grand récit » coiffant les relations Nord/Sud. Une sympathie et empathie feintes se construisent simultanément dans l'imaginaire des faiseurs d'opinion. Mugarura Gahutu (2014 : 64) note que « Pendant la dernière décennie du XX^e siècle, alors que l'heure est à la mondialisation, les fabricants d'opinion alertent le monde du dépérissement du continent. L'afropessimisme venait de naître ; un discours qui, tout en se donnant un droit de regard sur le continent, le « clinicise » au nom de l'habituel humanisme ».

En somme, le concept d'afropessimisme renvoie aux discours écrits par des écrivains hargneux qui traduisent leur désenchantement épris de rancœur à travers des propos acerbes destinés aux despotes et aux fossoyeurs de l'Afrique postcoloniale. Ces discours s'avèrent indubitablement virulents, incisifs et corrosifs selon les qualificatifs en partage avec Achille Mbembe (2000 : 9) : « Gouverné par la haine et l'exécration des Noirs, puis le mépris du continent et de tout ce qu'il représente, le discours afro-pessimiste est un discours malveillant et irrationnel ». C'est cette pesanteur de malveillance qui incite les créateurs des fictions à un renouvellement de l'imaginaire, à une révision des positions dans la pratique scripturaire.

3. Discours afro-optimiste et / ou afrofuturiste : prémices de renouvellement de l'imaginaire littéraire postindépendance

Les mutations sociopolitiques fécondent inlassablement l'imaginaire des écrivains, rappelons-le. On ne peut pas aliéner la littérature de la vie sociale parce que c'est une institution sociale qui exprime la vie d'un peuple et d'une époque donnée. Cela conduit au changement des thèmes des œuvres littéraires au cours des siècles et des époques. Demeurée une parole des personnes opprimées, la littérature africaine postindépendance connaît un virage thématique. Peignant les vices du néocolonialisme dans leurs différents textes, les écrivains africains de l'ère postindépendance montrent leur désenchantement dans les structures sociopolitiques de leurs nations et affirment amèrement que la joie collective qui a accueilli l'indépendance dans des nations entières à différents moments est devenue un cauchemar et une trahison.

Les espoirs noyés dans le chagrin indescriptible incitent à un renouvellement de l'imaginaire des créateurs d'œuvres de fiction, à repenser les expériences des imaginations dans la pratique scripturaire. Ainsi s'observent des productions littéraires, non plus pessimistes, mais plutôt optimistes au présage d'un futur plus prometteur. Un discours afro-optimiste dans l'énonciation s'installe dans ce qu'on pourrait appeler un courant afro-futuriste. Le renouvellement de l'imaginaire connaît une mutation du pessimisme vers l'optimisme pour projeter indéniablement ce futur meilleur miré, atteignable par observation scrupuleuse des valeurs éthique et morale. L'épistolier note à ce propos :

Les espoirs notables sont envisageables devant le problème d'identité en Afrique de l'est, l'apartheid et centrale possèdent de véritables chances de progresser, des succès éclatants. Il faut tourner le dos à ce passé sinistre, fait de despotisme obscur, d'avilissement de l'être, de négation des droits de l'homme, de crimes contre l'humanité, d'un développement rendu fragile par l'absence de direction clairvoyante et d'actions déterminantes. Ces pleurs peuvent se muer en extases réussite. Le drame le plus consternant de ce continent est qu'il a tout pour réussir, tout pour sortir des ornières léguées par l'Histoire, mais qu'il piétine dans les fanges de l'incertitude et de la précarité. (...) Le Continent n'est-il pas aussi ce géant qui charrie dans sa marche heurtée des réalisations spectaculaires, que peut s'enorgueillir de fils illustres, de capacités méconnues de nous mais reconnues par les autres ? Le sentiment prévaut d'un bouillonnement désordonné, souterrain, qui explosera un jour en de multiples geysers de vie et d'espérances. Il y a ici

comme ailleurs des « certitudes d'espérance » » (...) Ces rampes de lancement sont également, et peut-être surtout, de l'ordre de l'éthique et de la morale (Kodjo, 2010 : 76).

En ce sens, l'indépendance des pays africains conduit au tournant dans les thèmes littéraires africains exploités dans l'écriture postindépendance. Cette révolution thématique naît du sentiment de l'échec des espérances immenses attendues des indépendances chaotiques, plus décevantes caractérisées par l'inhumanité, l'absurde. Les écrivains africains deviennent révolutionnaires et militants et commencent à attaquer le système néocolonialiste dirigé par les nouveaux leaders africains en des discours littéraires aux élans afro-optimistes, proclamant, ce faisant, un lendemain meilleur d'une Afrique rêvée. De là, un nouveau courant littéraire des écrivains afro-optimistes s'installe progressivement. Cessant de ressasser les préjudices causés par la colonisation, les écrivains entreprennent de réfléchir sur la réhabilitation de tout ce qui avait été récusé et bafoué par les nouveaux leaders africains au pouvoir en projetant un bel avenir, un meilleur avenir pour le continent dans une démocratie à l'africaine. Edem Kodjo, dans *Lettre ouverte à l'Afrique cinquantaire* est de ceux-là en soutenant la majorité atteinte par le continent englué dans la trahison quasi infernale à laquelle il faut absolument mettre un terme :

Fini les attermoissements, les hésitations, les compromissions que nous étalons à la face du monde pour pouvoir ensuite mieux accuser le monde. Fini les soumissions secrètes, les stipulations pour autrui volontairement consenties, puis, plus tard, dénoncées. Fini les déshonneurs. Toutes sortes de perversions que l'on prétend expliquer par la main étrangère... et qui confinent à la trahison. Nous sommes majeurs ; jubilaires, vous êtes majeurs ! Le continent est majeur et il doit se déprendre éperdument des volontés étrangères, des pressions étrangères, des immixtions, des concepts imposés de l'extérieur. L'histoire nous a certes maltraités, malmenés, nous le savons, nous devons toujours y penser sans en devenir victimes. La traite négrière, le crime de l'esclavage, les abus de l'impérialisme, les méfaits du colonialisme sont des réalités incontournables qu'aucun homme intelligent ne saurait nier. Je récusé tout bilan, bon ou mauvais, je vis avec, je n'oublie rien, mieux je dénonce tous ces travers, mais je regarde vers l'avenir (Kodjo, 2010 : 40-41).

Ces maux historiques avec leur lot de misère africaine font que la souffrance devienne éternelle et éternisée. Elle devrait éduquer pour positiver la vie afin d'opérer un lancement vers le progrès du continent. La peinture du désarroi, de la désillusion du peuple africain au lendemain

des indépendances politiques devant l'irrationalité de la vie politique dans un continent dont le destin semble irrévocablement enfermé dans un cercle infernal vicieux par des événements se succédant à une cadence infernale, le pessimisme semble évident. Mais l'optimisme teinté de l'idéologie de positiver l'avenir, de rebâtir un continent nouveau demeure possible et féconde l'imaginaire des écrivains désormais afrofuturistes.

Avec « le soleil des indépendances », on crut un moment qu'une ère nouvelle espérée, désirée s'ouvrait pour l'Afrique qui allait voir l'amélioration du sort de son peuple. Mais très vite l'enthousiasme et l'espoir furent dissipés par une amère désillusion portée par un vent de désarroi. Le jour neuf qu'on attendait enfanta martyre et tourment et révéla à la fois une réalité tragique et infernale d'un destin irrémédiable de la malédiction quasi divine, une fatalité définitivement scellée.

Les écrivains africains ne dénoncent plus seulement les comportements des élites au pouvoir et la situation indésirable en Afrique en des préoccupations thématiques de la déception de l'indépendance, la dictature, la tyrannie, le détournement, la corruption, le népotisme et la déchéance sociale, sans prétendre rendre la liste exhaustive des maladies africaines, des pratiques et comportements jugés anormaux dans une société humaine et qui sont à la source du dépérissement du continent, mais projettent, dans l'écriture, une Afrique rêvée, idéale, plus humaine ou vivable que l'Afrique postindépendance. Les africains doivent lutter contre toutes les causes de la misère et de la pauvreté afin de développer leur continent. L'écrivain afrofuturiste dévoile son intention illocutoire et cherche un effet perlocutionnaire immédiat de son idéologie en des questions pertinemment rhétoriques et interpellatrices des consciences éveilleuses de ses pairs et contemporains pouvant jeter un regard positif, optimiste sur ce « berceau de l'humanité » qui ne devient pas le temple du progrès :

Nous sommes les « poumons spirituels » du Monde. Tout effort pour aller de l'avant doit en tenir compte. Et c'est pourquoi nous devons être le temple de l'espérance. (...) Mère-Afrique, c'est accroché à tes valeurs que tes fils féconderont le monde. Selon l'exhortation synodale à Rome : Afrique, lève-toi, prends ton grabat et marche ! (Kodjo, 2010 : 77) ;

S'installer au sommet de l'État après des élections plus ou moins contestables, plus ou moins contestées peut-il conférer le droit d'oblitérer la dignité de la personne humaine, de gérer l'économie de manière partielle et oblique, et le bien public de manière patrimoniale, parallèle et unilatérale ? (Kodjo, 2010 : 21)

Le manque de transparence et de culture civique dans les jeunes démocraties africaines bloque encore son véritable lancement vers le progrès. La démocratie feinte et l'incivisme des gouvernants africains engendrent des frustrations inattendues dans l'imaginaire postindépendance. L'auteur dénonce ces maux tout en les exorcisant :

L'accumulation des frustrations qui résultent de toutes ces injustices, la mauvaise gouvernance, le clientélisme partisan, l'ethnocentrisme avéré, le musellement de l'opposition, le refus obstiné de l'alternance, le bourrage des urnes, le toilettage unilatéral des Constitutions et des lois fondamentales, la violation, toute honte bue, des clauses de limitation des mandats présidentiels, bref la politique des « tripatouillages » et des manipulations ne conduit-elle pas tout naturellement à des soulèvements d'un nouveau genre ou à des interventions militaires non souhaitées, bref au « piétinement sourd des légions en marche » ? (Kodjo, 2010 : 21).

Par ailleurs, nos appareils et dispositifs sur les élections, la démocratie, la gouvernance et la constitution souffrent d'une brillante imperfection qui nourrit encore la fraude et la corruption au sommet des États africains postindépendances, en dépit des créations des organisations de l'unité africaine. De là, Kodjo s'interroge indéfiniment dans le dispositif de la question rhétorique :

La Grande Organisation Continentale si respectée ne devrait-elle pas s'atteler, au nom de ma Mère-Afrique, à parfaire son dispositif ? Pourquoi la Charte africaine sur la démocratie, les élections et la gouvernance n'est-elle pas encore signée et ratifiée ? Va-t-elle sombrer en déshérence ? (Kodjo, 2010 : 21). *Des mesures ne devraient-elles pas être prises pour qu'il y ait également des sanctions contre les manipulateurs de Constitution, les traficateurs d'élections préfabriquées, les spécialistes et les experts en fraudes électorales et surtout contre les adeptes de la gestion solitaire et patrimoniale du pouvoir ?* (Kodjo, 2010 : 22).

Le pouvoir est une femme qui ne se partage pas, selon Ahmadou Kourouma (1998 :106) dans son roman *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Cette gestion impartiale du pouvoir demeure la source de la corruption politique sous ses formes les plus extrêmes. Pourtant, la transparence serait le pacte d'une gestion progressive rationnellement

consentie par le gouvernant et les gouvernés dans la jeune démocratie africaine où les richesses sont profitables à l'Afrique entière, où la vie est décemment vécue par les peuples. Ce qui incite à examiner la pesanteur de l'effet déployé par l'interrogation rhétorique dans les énoncés d'un discours épistolaire.

Interrogation purement formelle qui présente la particularité de ne jamais correspondre à l'acte de langage que l'on attendrait le plus d'une interrogation, à savoir la demande d'une information, la question rhétorique appelée également interrogation rhétorique, interrogation oratoire, fausse question, pseudo-interrogation, question fallacieuse ou interrogation figurée ; est bien celle « dont l'auteur connaît la réponse et qu'il pose dans un but expressif ou persuasif » (Reboul, 1994 : 241). Le but ultime de la rhétorique étant toujours la persuasion, Olivier Reboul (1994 :121) constate que « la figure n'est rhétorique que lorsqu'elle joue un rôle persuasif ». La figure cesse d'être un simple ornement, mais clairement perçue comme fonctionnelle dans les énoncés qui intéressent notre analyse dans ce corpus littéraire.

La notion d'interrogation rhétorique est diversement abordée par plusieurs éminents linguistes, mais notre réflexion a retenu son sens traditionnel selon la définition qu'en donne Fontanier (1968 : 591-595) dans ses *Figures du discours*. L'interrogation rhétorique est une sorte de confirmation, d'assertion indubitable qui consiste à prendre le tour interrogatif, non pas pour marquer un doute et provoquer une réponse, mais pour indiquer, au contraire, la plus grande persuasion et défier ceux à qui l'on parle de pouvoir nier ou même répondre. Elle est étroitement liée au *pathos* ou aux passions. De là, le constat selon lequel, l'interrogation est propre à exprimer l'étonnement, le dépit, l'indignation, la crainte, la douleur, tous les autres mouvements de l'âme et l'on s'en sert pour délibérer, pour prouver, pour décrire, pour accuser, pour blâmer, pour exciter, pour encourager, pour dissuader, enfin pour mille divers usages.

C'est probablement dans l'intention d'exprimer ces mouvements de l'âme que l'auteur se déchaîne dans le dispositif de la fausse question ou de l'interrogation rhétorique :

Partager le pouvoir, partager les biens, partager le travail ne doit-il pas devenir un impératif catégorique pour ceux qui dirigent tes enfants, Mère-Afrique ? Après cinquante longues années, « le soleil des indépendances » ne doit-il pas commencer à se lever pour tout le monde et sur tout le monde dans la sphère de ta juridiction ? (Kodjo, 2010 : 22)

Pourquoi devrions-nous nous contenter de piloter l'arrière train des nations de la terre ? Pourquoi devrions-nous te condamner à occuper toujours la même place sur l'échiquier international : la dernière ? Pourquoi devrions-nous mépriser nos propres richesses en les laissant piller par ceux qui nous dominent ? (Kodjo, 2010 : 23).

« L'Argent manque-t-il en Afrique ? » (Kodjo, 2010 : 35)

« L'homme africain a-t-il pris conscience de son indépendance ? » (Kodjo, 2010 : 40)

« Que valent les Africains dans le monde d'aujourd'hui ? » (Kodjo, 2010 : 44)

« Avons-nous suffisamment réfléchi aux mécanismes et aux institutions qui, tout en promouvant la démocratie, refléteraient au mieux la stratification sociale, les conditions psychologiques, les coutumes et les mœurs ancrées dans les mémoires, les savoir-faire locaux et les habitudes venues du fond des âges ? » (Kodjo, 2010 : 48)

« Pourquoi cette apathie après l'enthousiasme avoué, la satisfaction étalée ? » (Kodjo, 2010 : 68)

« Le Continent n'est-il pas aussi ce géant qui charrie dans sa marche heurtée des réalisations spectaculaires, que peut s'enorgueillir de fils illustres, de capacités méconnues de nous mais reconnues par les autres ? » (Kodjo, 2010 : 76).

Il s'observe, avec Fontanier, que l'interrogation rhétorique ou oratoire semble toujours associer persuasion et expression de la passion. Le *pathos* (en grec : souffrance) souvent traduit par passion, mais parfois aussi par émotion ou affection est, selon Aristote, un moyen affectif très puissant de persuasion qui implique directement l'auditoire : Il y a persuasion par les auditeurs quand ces derniers sont amenés, par le discours, à éprouver une passion. Peut-être les vertus pédagogiques de la *Lettre* comme moyen discursif d'un auteur et homme politique africain s'adressant à ses contemporains et à la postérité par ce canon littéraire ressortent-elles de là. D'ailleurs, le *pathos*, tel que défini par Aristote et repris par toute la littérature rhétorique, implique ou entraîne une certaine empathie de l'auditoire, ici des lecteurs potentiels. C'est probablement le vœu tacite de l'écrivain en optant pour un canon littéraire épistolaire.

L'euphorie du « Soleil des indépendances » a connu une mutation vers une apathie par manque de prise de conscience d'une démocratie ancrée dans les habitudes séculaires de l'Afrique. La question rhétorique devient ainsi un dispositif aux vertus discursives susceptibles d'inquiéter les consciences pour le souci ultime d'une Afrique émergente, dans une démocratie aux alternances politiques qui puisent dans les réalités africaines, sans imitation servile de l'extérieur. C'est la position qui conduirait assurément à l'idéologie d'un nouvel humanisme dans le discours littéraire contemporain.

4. Dispositif idéologique d'un nouvel humanisme africain dans le discours littéraire positif

Le vœu divin que les Africains doivent réaliser est l'union. Leur cohésion ouvrirait la voie vers un nouvel humanisme africain en partant de l'idéologie léguée par les défenseurs du panafricanisme. En ce ressourcement indépassable, s'observera alors une mutation bâtie sur une nouvelle conscience africaine dans la vision d'un lendemain meilleur, radieux devant le présent douloureux : « Mais les Africains doivent savoir que ce n'est pas parce qu'on a faim qu'on ne doit pas porter son regard vers l'avenir » (Kodjo, 2010 : 70).

L'intégration, l'inclusion et la fortification de la porosité des frontières héritées de la colonisation sont les rampes du renversement des mondes afin d'aspirer à ce monde des possibles que projette l'imaginaire de l'écrivain. Ce monde qui gagnerait plus dans l'union, la cohésion que dans les clivages sociaux et divisions internes insoupçonnées nocives à l'idée d'intégration continentale :

La revanche de l'Histoire ne saurait se limiter à des récriminations et à des vaticinations. Pleurer sur le passé n'est pas prendre une revanche sur l'Histoire, magnifier le passé, non plus. La puissance du Continent pour une politique audacieuse d'intégration territoriale, voilà la clé qui peut ouvrir les portes closes de l'avenir. » (...) Aucune région ne s'appartient. Aucune région ne saurait revendiquer une quelconque autonomie par rapport à l'organisation continentale, sur quelque dossier que ce soit. Aucune région ne devrait donner l'impression d'accaparer pour elle-même les problèmes qui affectent un ou plusieurs pays de son aire. Toutes les régions appartiennent d'abord à l'Afrique. (Kodjo, 2010 : 71-72).

Les espoirs notables sont envisageables devant les problèmes d'identité en Afrique de l'Est ainsi que les problèmes liés à l'apartheid en Afrique du Sud et possiblement dans des régions d'Afrique centrale. La puissance du continent, pour une politique audacieuse d'intégration territoriale, pourrait ouvrir les portes closes de l'avenir si l'Africain opérait une mutation politique soutenue par un patriotisme consciencieusement éveillé. Le commun des mortels affirme souvent que le futur de l'Afrique n'est pas dans son passé, mais dans cette capacité à accepter les mutations de l'histoire et le défi d'avoir à inventer une nouvelle société. La mutation interne de l'homme africain conjointe à sa conscience de patriote peut servir de lancement d'un nouvel élan vers le futur meilleur du continent. L'auteur note à ce propos :

Lorsque le poète déclare que « L'heure de nous-même a sonné », il ne veut pas seulement dire : revendication, protestation, affirmation, il entend également création (Kodjo, 2010 : 45) Cela implique de ne pas tout expliquer par notre histoire, mais de travailler d'arrache-pied pour nous propulser vers l'avenir (Kodjo, 2010 : 40) cela constituerait un refus catégorique à ceux qui, « ouvertement ou sournoisement, veulent nous maintenir en l'état et contenir notre élan, non encore pris, pour utiliser un euphémisme, parce que la prise de conscience de tous vos fils et filles n'est pas encore parfaite. Nkwame Nkrumah, l'illustre chef d'Etat du Ghana d'inoubliable mémoire, n'est pas seulement le père du panafricanisme, il est aussi l'apôtre du « consciencisme », cette thèse qui fonde l'avenir du Continent sur une transformation radicale de l'intérieur de l'homme africain, un total retournement du « moi » ancien, obéré par le legs colonial et perverti par les données et les modèles du temps présent. Cette transformation radicale de l'intérieur de l'homme est une métanoïa, mot grec qui restitue clairement ce concept de mutation. « heureux jubilaires » entraînez vos populations à cette métanoïa politique, à ce « consciencisme » salvateur, qui seul permettra une appréhension sinon une préhension véritable et correcte de cette interpellation, véritables défis à nos cœurs et nos intelligences : « Que valent les Africains dans le monde d'aujourd'hui » ? (Kodjo, 2010 : 44).

Les désillusions postcoloniales résulteraient, non seulement de l'absence des institutions politiques ancrées dans les valeurs africaines, mais aussi de la personnalité africaine propre. L'auteur projette ses fantasmes qui tardent à épouser la réalité dans l'imaginaire artistique ainsi :

Les valeurs africaines doivent nécessairement sous-tendre le processus de développement accéléré et, au-delà du développement, manifester la présence de l'homme d'Afrique dans le monde. (...) afin que notre création ne devienne une superposition, des illusions qui se muent en désillusions au contact du « choc des civilisations », prouver ainsi la fécondité de l'imagination humaine qui ne connaît pas de limites. Les valeurs africaines,

la personnalité africaine propre doivent sous-tendre les institutions politiques (Kodjo, 2010 : 47).

Pour que les illusions ne continuent pas à se muer en désillusion, l'inculturation de la démocratie, et non son adoption ou son plagiat sans épure, devait être un préalable structurel :

Avons-nous suffisamment réfléchi aux mécanismes et aux institutions qui, tout en promouvant la démocratie, refléteraient au mieux la stratification sociale, les conditions psychologiques, les coutumes et les mœurs ancrées dans les mémoires, les savoir-faire locaux et les habitudes venues du fond des âges ? Le dernier legs que les colonisateurs nous ont octroyé fut la rédaction de Constitutions plagiées sur des lois fondamentales occidentales (Kodjo, 2010 : 48) leur adoption par accommodation à peine mérite une épure, une réflexion d'inculturation sans confusion avec l'africanisation bien que le concept de démocratie soit l'un des concepts universels. L'inculturation est donc devenue un impératif catégorique, non seulement en religion, mais aussi en politique (Kodjo, 2010 : 50).

L'Africain est lui-même l'inventeur de son bien-être social. L'invention couplée aux valeurs africaines intrinsèques de la bonne gouvernance briserait les portes de l'enfer africain par un regard positif vers l'avenir prometteur :

Nous aussi sommes de race divine et possédons le pouvoir de créer », proclamait dans les temps anciens le stoïcien grec Aratos. Oui, créer nous-mêmes les éléments de notre bonheur, non pas de manière négative, totalement tournée vers l'exaltation sublimée du passé, mais de manière essentiellement positive, en réconciliant passé et présent pour définir la juste trame d'un avenir autant que possible maîtrisé (Kodjo, 2010 : 45).

La maturation du continent pour le prochain cinquantenaire mérite un investissement dans l'unité africaine pour fonder une structure unitaire du continent : « Dieu fasse que les prochains cinquante ans soient ceux qui verront se maturer, se développer, se réaliser l'unité africaine » (Kodjo, 2010 : 63), puisque, poursuit l'écrivain, « nous pouvons changer les vieilles habitudes de mauvaise réputation par un peu d'imagination et de volonté et inculquer au peuple les notions salvatrices d'effort, d'application, de persévérance au travail » (Kodjo, 2010 : 53).

Autant de valeurs morales et spirituelles africaines, des vertus précarisées qui demeurent des insuffisances, des faiblesses, des défaillances dans la construction de l'unité africaine, gage de nouvel humanisme selon la vérité qui hérissé fatalement la pensée dans la conclusion de la lettre par

l'obligation de la modalisation dans cet énoncé repris quatre fois en deux pages successives : « L'Afrique doit s'unir » (Kodjo, 2010 : 58-59).

Le pessimisme peut donc se transformer en optimisme en combattant la fatalité des maux déclarés irrémédiables du continent par la culture des nouvelles valeurs prises comme des prémices du changement, du progrès. Ainsi, sans prétendre être une panacée, l'investissement dans ces valeurs ci-dessous répertoriées, serait une solution miracle, une arme miraculeuse pour sortir l'Afrique des ombres ténébreuses qui obscurcissent son avenir :

L'Africain doit combattre le fatalisme et la paresse par un peu d'organisation et de méthode appliquée à la rigueur personnelle sans verser dans l'inhumanité. L'auto-emploi que nous avons préconisé, un peu avant tout le monde, est la solution de l'avenir. (...) La rigueur en société résulte bien entendu, de la rigueur personnelle : l'exactitude, la ponctualité, la loyauté, la parole donnée, la parole tenue, la franchise, le respect de soi, le respect scrupuleux de l'autre, l'honnêteté. Les Africains ne peuvent pas se construire ni construire leur continent sans ces prémisses et ces fondements (Kodjo, 2010 : 52).

Le nouvel humanisme africain réside alors dans l'application de ces fondements et prémisses de changement auxquelles sont corrélées les notions de bonne gouvernance, d'État de droit, d'amour du pays et du Continent-Mère essentiel (Kodjo, 2010 : 39), car

Le déficit humain a été l'une des causes majeures de notre tâtonnement sinon de notre piétinement. Les hommes sont les acteurs premiers du développement d'un pays. Encore faut-il qu'ils en aient conscience (...) des hommes prêts pour la lutte et la souffrance, ne redoutant ni épreuves ni tourments, des enfants éduqués, conscients et consciencieux, torrentueux, tournés vers l'action, ayant comme idéal ton destin et pour seul objectif ton avenir. Oui, de solides enfants, de corps, de cœur et d'âme ; non pas de petits jouisseurs sans foi ni loi, pervers et perversis (...) de vrais hommes et de vraies femmes qui savent ce qu'effort veut dire... qui sont convaincus qu'ils ont entre leurs mains leur propre sort et que leur destin ne se forge pas ailleurs, qui ne perdent pas leur temps à s'en prendre à d'autres, lorsque l'horizon s'assombrit et que le quotidien se complexifie », mais qui œuvrent, par leurs intelligences, pour un avenir d'un monde prometteur aux valeurs humanistes universellement acceptables (Kodjo, 2010 : 40).

Conclusion

Le discours littéraire afro-optimiste procède par négation de l'afropessimisme afin de mieux projeter l'utopie d'un futur africain radieux. Tous les maux qui déferlent sur le continent noir étaient demeurés les thèmes récurrents de l'écriture africaine. Les auteurs, dans la littérature postindépendance, expriment leur déception de la gestion politique de leurs leaders assoiffés de pouvoir et d'argent au brillant mépris des gouvernés. Ils exploitent des thèmes qui mettent la misère africaine à la mode ainsi que les différentes pesanteurs intérieures qui contribuent au dépérissement du continent par ses maux irrémédiables, non plus dans la conception coloniale où le blanc était l'ultime ennemi, mais plutôt dans l'esprit postcolonial où les leaders noirs exploitent leurs peuples au lieu de les développer. Ces frustrations accumulées conduisent les écrivains à peindre l'apocalypse, l'enfer africain dans une littérature de désenchantement ou de désillusion nourrie d'un pessimisme total.

Cependant, certains écrivains postindépendance produisent des textes qui projettent un certain optimisme dans des discours littéraires positifs aux certitudes d'espérances d'un lendemain meilleur. Les écrivains peignent non plus un présent douloureux invivable, mais plutôt un avenir, un futur radieux, plus humain, bien qu'incertain, utopique dans des *récits indécidables*, que l'on peut qualifier d'afro-optimistes ou afrofuturistes. *Lettre ouverte à l'Afrique cinquantenaire* d'Edem Kodjo est de ce canon littéraire à ses débuts.

Bibliographie

- Amossy, R. 2012. *L'argumentation dans le discours*. Paris: Armand Colin.
- Angenot, M. 1989. (1889). *Un état du discours social*. Longueuil : Le préambule.
- Angenot, M. 1992. « Que peut la littérature ? Sociocritique littéraire et critique du discours social » in : *Politique du texte : Enjeux sociocritiques*. Lille : Presses Universitaires de Lille. p. 9-27.
- Angenot, M. 1997. *La propagande socialiste. Six essais d'analyse du discours*. Montréal : Balzac.
- Blanckeman, B. 2000. *Les récits indécidables*. Paris : Presse Universitaires du Septentrion.

- Bonni, T. 2006. *Les nègres n'iront jamais au paradis*. Roman. Paris : Serpent à Plumes.
- Charaudeau, P. 2005. *Le discours politique : Les masques du pouvoir*. Paris : Vuibert.
- Dabla, S. 1986. *Nouvelles écritures africaines. Romanciers de la seconde génération*. Paris : L'Harmattan.
- Duchet, Cl. 1979. *Sociocritique*. Paris : Nathan.
- Fontanier, P. 1968. *Les figures du discours*. Paris : Flammarion.
- Gahutu, M. A. 2014. « Rhétorique clinique, corollaire du discours afropessimiste » *Synergies Afrique des Grands Lacs*, n° 3, p. 63-77. [En ligne] : https://gerflint.fr/Base/Afrique_GrandsLacs3/Aimable_Mugarura_Gahutu.pdf [consulté le 20 octobre 2023].
- Hamon, P. 1997. *Texte et idéologie*. Paris: PUF.
- Hounfodji, G. R. 2011. *Politiscopie du roman africain francophone depuis 1990*. Thèse de doctorat : Université d'Arizona.
- Kamar, R.-M. 2022. « La désillusion Postcoloniale dans la Littérature Africaine Francophone ». *Journal of the Faculty of Arts* : Port Saïd University.
- Kodjo, E. 2010. *Lettre ouverte à l'Afrique cinquantaire*. Paris : Gallimard.
- Kourouma K. 1998. *En Attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris : Seuil.
- Maingueneau, D. 1993. *Le contexte de l'œuvre littéraire*. Paris : Dunod.
- Maingueneau, D. 2004. *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*. Paris : Armand Colin.
- Mbembe, A. 2000. *De la Postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris : Karthala.



© *Synergies Afrique des Grands Lacs*, n° 13, Année 2024.
Revue du GERFLINT (Évreux - France)
ARK : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb426870244>
Bibliothèque nationale de France.

Première édition – Juillet 2024 -

Éléments sous droits d'auteur –
Modalités de lecture et de citation, politique d'archivage et mentions
légales consultables sur le site de l'éditeur www.gerflint.fr
et de la revue <https://gerflint.fr/afrique-des-grands-lacs>

Contact : synergies.afriquedesgrandslacs@gmail.com

